

Vladimir Lortchenkov

Le Camp des gitans

Traduit du russe par Raphaëlle Pache

MiROBOLE
ÉDITIONS



« En effet, toutes les catastrophes enregistrées depuis le commencement des siècles me paraissent, par comparaison, inférieures aux nôtres, et comme ce n'est pas l'étranger qui est responsable de ces misères, il m'a été impossible de retenir mes plaintes. »

La Guerre des Juifs, Flavius Josèphe¹

¹ Traduction de René Harmand.

PREMIÈRE PARTIE

Préambule

Barack Obama me sourit affectueusement et me tapote l'épaule en s'inclinant un peu, de toute sa hauteur de star de la NBA.

– Souviens-toi de cette journée, jeune homme, me conseille-t-il.

– Je n'y manquerai pas, l'assuré-je avec d'autant plus de conviction que j'en ai effectivement l'intention.

– Et souviens-t'en avec précision.

Comme tous les hommes politiques, il est si préoccupé de lui-même qu'il ne tient aucun compte de son interlocuteur.

– Elle fera date dans l'histoire contemporaine, prédit-il. La liberté et la prospérité généralisée vont aujourd'hui franchir cette porte et faire leur entrée dans le monde, continue-t-il en désignant un battant en chêne massif. Et tu auras le grand bonheur de raconter à tes descendants que c'est à toi, oui, à toi qu'est revenu l'honneur d'ouvrir cette porte pour le monde, poursuit Obama. Pas vrai ?

Il n'oublie pas d'enfoncer les vérités qu'il vient de m'asséner par un petit tour de passe-passe tiré du bouquin de Carnegie.

A priori, rien d'important n'est censé se produire aujourd'hui. Ils se sont réunis pour adopter une résolution concernant l'Iran ou la Corée du Nord ou quelque trou paumé du même acabit. Mais les politiques ont toujours l'impression que le moindre de leurs soupirs a valeur de prophétie. Ajoutez à cela un petit « pas vrai ? »... Vous pouvez suggérer n'importe quelle connerie à un individu, à condition de terminer votre propos sur un « pas vrai ? ». Le premier psychologue venu connaît ce truc à deux balles.

Ça fonctionne pour le psychisme comme un dessert avec l'estomac : en communiquant aux récepteurs un sentiment de satiété qui stimule la salivation et permet de digérer la nourriture. La question « pas vrai ? », c'est ce qui doit clore chaque affirmation. Pas vrai ?

– Pas vrai ? répète Obama avec un sourire.

– Oui, monsieur le président, acquiescé-je d'un hochement de tête. En effet, ce jour fera date.

Silvio Berlusconi me pousse d'un léger coup d'épaule, sans proférer la moindre parole. Il se contente de m'adresser un clin d'œil, comme si hier, lui et moi, on avait fait passer une nichée de prostituées moldaves à la casserole dans l'une de ses propriétés des environs de Venise. Mais moi, hier, je n'ai rien cuisiné, ni personne, si ce n'est des côtelettes pour le banquet, parce que toute ma journée, plus une partie de la nuit, je les ai passées à briquer ce couloir pour préparer le chemin qu'ils allaient emprunter.

Bref, Silvio Berlusconi a cligné de l'œil sans raison. Les prostituées moldaves de sa propriété vénitienne, il les a passées à la casserole sans mon aide.

– Bonjour, *signore*, lui lancé-je poliment, alors qu'il m'a dépassé sans attendre.

Typique des aristocrates, ce genre de salutations. Avec un haussement d'épaules, je me tourne vers le couloir. Il est déjà plein à craquer. Un attroupement babylonien de races et de langues. Ban Ki-moon, bon, peut-être Bki koon-Dan ou Dza Boo Dan – comprenez bien que je persifle, parce que je sais parfaitement que mon boss s'appelle Ban Ki-moon – s'incline avec cérémonie devant moi, avant de poursuivre son chemin. Il a un dossier entre les mains et des écouteurs sur les oreilles. Je lui tiens la porte avec obséquiosité.

– Bienvenue pour cette journée qui fera date dans l'histoire contemporaine, chuchoté-je au secrétaire général de l'ONU.

Mon propos l'aurait réjoui s'il l'avait entendu, mais Ban Ki-moon a déjà disparu dans le vaste calice de la salle des assemblées de l'ONU. Vue à travers les écrans de télévision, on dirait une espèce de salle de conférences à l'intérieur d'un immense vaisseau extra-terrestre. Écouteurs par centaines. Sièges spéciaux. Amphithéâtre. Tribunes. Éclairage. Projecteurs. Ordinateurs portables. ^{xxii}e siècle.

Mais ça n'est rien d'autre que du cirque.

Parce que l'amphithéâtre a été inventé il y a trois mille ans. De leur voix chevrotante, les Grecs de l'Antiquité y chantaient déjà des odes à Dionysos, le dieu des alcooliques. Et les ordinateurs inspirent le respect, mais seulement quand on les voit à la télévision. En déambulant dans la salle avec mon plateau chargé de verres d'eau ou de tasses de café, il m'est arrivé plus d'une fois de remarquer des fenêtres ouvertes sur des sites porno, des annonces immobilières, des tabloïds en ligne. Quant au sol, auquel l'image télévisée donne un éclat si particulier qu'on l'imagine fait d'un

matériau luminescent venu d'outre-espace, ce n'est rien d'autre qu'un banal laminé miroitant grâce à des lampes fluorescentes. Cela explique pourquoi tous les fonctionnaires de l'ONU ont les yeux plissés et l'air aussi affreusement éreinté qu'intelligent. Pourtant, la seule personne à arborer ici ce visage pour des raisons valables, c'est moi.

Car je suis le seul à travailler, dans cette enceinte.

Peu importe s'ils l'ignorent. À mes yeux, ça n'a du reste aucune importance. Je tiens les battants de la porte ouvrant sur la salle des assemblées. Une fois le seuil franchi, on se retrouve dans l'amphithéâtre, sous les flashes des reporters. De mon côté règnent la pénombre et le silence d'un couloir qui grouille de créatures pas tout à fait humaines : des demi-dieux.

Les maîtres du monde passent devant moi.

Voilà maintenant Kadhafi qui arrive, dans son espèce de toge ridicule. À quelques pas du colonel se profile Brown, dont la trajectoire s'efforce d'éviter celle du Libyen. Roublard, l'Anglais fait semblant de l'ignorer. Ils sortent de mon champ de vision. Maintenant, j'ai sous les yeux un grand gaillard roux, à la face constellée de taches de son, qui arbore l'expression béate d'un idiot. Un Australien, je parie.

– Bonne journée, boss, lui lancé-je en souriant de toutes mes dents.

Il s'épanouit. Ce sont de grands enfants effrayés, ces gens-là. Des enfants qui n'ont pas la moindre idée de ce qu'il faut faire de ce fichu monde mais qui se retrouvent à le gouverner, par un concours de circonstances. Alors il faut les reconforter, les tranquilliser. Un soupçon de chaleur domestique, qu'y a-t-il de mieux pour ça ? Méditant sur la question, je ne retiens que de justesse la porte au passage de l'Allemande. C'est une nouvelle, il me semble qu'elle s'appelle Merkel.

– Bonjour, lui lancé-je. Vous avez bonne mine.

Je mens. Parce que, pour parler franchement, elle n'a pas meilleure mine que les présentatrices télé de la RDA d'où elle-même est native. Mais les Allemands sont un peuple crédule. Elle hoche la tête d'un air satisfait, rectifie ce qui lui tient lieu de coiffure et pénètre dans la salle.

– Je vous souhaite une journée pleine de succès, madame la chancelière, lui lancé-je tandis qu'elle disparaît.

Le président Dmitri Medvedev arrive dans son sillage, du pas élastique propre aux personnes de petite taille.

– Bonjour, monsieur le président, l'accueillié-je.

– Salut, compatriote, me salue-t-il, avec ce mélange de correction et de bienveillance qu'on enseigne aux présidents.

– Je ne suis pas tout à fait votre compatriote, répliqué-je. Je viens de Moldavie.

– Peu importe, tu es quand même un compatriote, intervient le Premier ministre Poutine en m'offrant un sourire paternel.

Il vient tout juste de rattraper son collègue. Après quoi il ajoute :

– Parce que, par essence, nous constituons un seul et même peuple... L'effondrement de l'URSS a été la plus grande catastrophe géopolitique de son temps, ajoute-t-il, reprenant le texte de ses allocutions télévisées.

L'espace d'une seconde, j'ai l'impression que ce type-là se démarque de l'ensemble de ses collègues en caoutchouc.

– Bien dit, monsieur le président, réponds-je.

– Pas vrai ? ajoute-t-il.

Mon impression s'évanouit sur-le-champ.

Je serre la main de Vladimir Poutine, et Sarkozy, qui le marque à la culotte pour ne pas se laisser distancer – dans les couloirs, on raconte que le Français jalouse à mort la popularité de Poutine –, m'attrape lui aussi par la main.

– *Bonjour, monsieur le président*², nasillé-je.

– Salut, répond-il avec enthousiasme.

Les Français adorent quand vous placez quelques mots de leur langue dans une phrase – qu'ils tombent à propos ou pas. Ce sont d'affreux chauvins, ces Français. C'est d'ailleurs pour ça qu'ils ont inventé ce truc de liberté, égalité, fraternité. Pour ne jamais être tourmentés par la culpabilité. Sarkozy est suivi de sa nouvelle conquête, une grande fille portant chapeau. Je lui adresse un profond salut de la tête et, les yeux écarquillés d'émerveillement, lui offre un sourire extatique. Sarkozy est content. Léchez-vous les babines en reluquant le popotin de sa femme et il vous pardonnera

² En français dans le texte. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

n'importe quelle faute. Parce que, plus important que tout, ça lui donne la possibilité de se poulécher ouvertement les siennes en lorgnant sur le postérieur de la vôtre. J'ai fait ce constat il y a un bail.

Bon, pour tout dire, je suis célibataire.

Quelques Américains apparaissent à la suite du Français. Ils ne m'ont pas trop l'air dans leur assiette. C'est vrai qu'il s'agit d'une session externalisée, ils ne sont donc pas chez eux, à New York. Quoique, si j'avais été altermondialiste, je ne me serais pas privé de leur rappeler que New York n'a pas toujours été leur chez-eux. Jadis les lieux étaient peuplés par une malheureuse tribu d'Indiens qu'ils ont chassés de leurs terres contre deux bouteilles de whisky et une couverture infestée par le typhus. « Le business à l'américaine », aurais-je ajouté. Si, bien entendu, j'avais été altermondialiste. Mais ces gens-là ne suscitent rien en moi, sauf de l'aversion. Les altermondialistes, c'est de la camelote bourgeoise stipendiée par les capitalistes du monde entier pour créer une illusion de conflit.

Dix millions de personnes meurent chaque année dans le monde, et eux se battent pour les droits des renards bleus et des grillons indonésiens.

J'attends avec impatience le jour où ils se mettront à revendiquer des droits pour les renards indonésiens et les grillons bleus.

Les altermondialistes, c'est une sorte d'épuisette inventée pour pêcher les âmes séditieuses.

L'ordre mondial ne te plaît pas ? Bienvenue chez nous, fiston. On brûle des autobus et on se bat contre la police pour avoir le droit de porter des t-shirts à l'effigie de Che Guevara. Les altermondialistes... c'est de la merde !

Je tourne les yeux vers le petit poste de télévision, dans un coin du couloir. L'image tressaute. Il y a des altermondialistes qui se déchaînent. Quinze mille sous-merdes s'échinent à forcer les cordons de sécurité pour faire irruption dans la salle de l'assemblée hors les murs de l'ONU. Italie, Rome. Comme vous pouvez le voir, les Américains avaient bien raison de faire le gros dos et ne pas se sentir dans leur assiette. Mais Berlusconi, que ses compatriotes ne peuvent regarder sans avoir la nausée, a beaucoup insisté pour que l'assemblée se tienne en Italie. Juste après le sommet du G20. À dire vrai, je le soupçonne fortement d'avoir agi par avarice : après le sommet, il est resté des tonnes de matériaux et de bouffe, alors il a décidé de fourguer tout ça à l'ONU, d'autant plus volontiers qu'il allait ainsi redorer son blason auprès de ses concitoyens.

Je jette un coup d'œil dans la salle. Berlusconi se tient justement à proximité de la tribune. Il s'apprête à lire son allocution de bienvenue. Les autres délégués prennent place peu à peu, tout en veillant, pour certains, à ne pas regarder leur voisin. Tenez, ces deux malabars hirsutes débarqués de Chypre, les Azéris et les Arméniens, et puis quelques Africains : les gens du Sud ont toujours des comptes à régler. « Ce n'est pas grave, pensé-je affectueusement. Vous n'allez pas tarder à faire la paix, messieurs. »

– Cela fera date dans l'histoire contemporaine, dis-je, répétant les paroles d'Obama. La liberté et la prospérité généralisée vont aujourd'hui franchir cette porte et faire leur entrée dans le monde, continué-je pensivement.

Après quoi, je referme les vantaux.

* * *

Je surveille encore quelque temps le couloir, pour m'assurer qu'aucune autre personnalité n'est en train d'arriver, mais il semble que tout le monde soit au bercail. « La cérémonie peut commencer », songé-je. J'ôte la livrée requise pour tenir la porte aux hôtes de marque. Je revêts la tenue du personnel.

Maudite pingrerie des pays membres de l'ONU ! Ils allouent tellement peu de moyens à leur organisation qu'elle doit réaliser des économies sur le dos de ses effectifs. Une fois, bien entendu, que l'on a copieusement rogné sur tout le reste. On commence par lésiner sur les programmes d'aide aux pays d'Afrique souffrant de la soif, puis on se demande s'il ne faudrait pas vendre les véhicules du parc automobile. Pour l'Afrique, ça ne m'afflige guère, tout ce que vous lui donnez disparaît en pure perte. Abreuver l'Afrique, cela revient à pisser dans du sable. En revanche, j'ai de la peine pour moi-même. Contre un salaire unique, je remplis désormais plusieurs fonctions. Ainsi vais-je à présent officier en qualité de serveur. Je distribuerai de l'eau, du café et du thé.

Cela étant, aujourd'hui, événement inédit, je vais m'exécuter avec plaisir. Pour des raisons personnelles dont je ne pourrai parler que dans douze minutes et quarante-cinq secondes. Non, douze minutes et quarante-deux secondes, enfin... *et cætera*. « Le temps s'envole », disent les sages, et ils ont raison. « Nul ne peut deviner où nous conduit le temps », professent-ils encore, et ils ont tout autant raison.

Sauf si nous planifions notre futur.

Alors je souris quand les vigiles me fouillent – plutôt pour la forme, vu que je suis un vétéran

du staff local – avant de me laisser pénétrer dans la salle. Ils me palpent, sortent de petites plaisanteries stupides – les plus virils d’entre eux sont homos, de toute façon – et me donnent leur blanc-seing. Un plateau chargé de boissons sur les bras, j’entre. Au départ, les services secrets de chaque pays voulaient approvisionner eux-mêmes leur délégué. Mais l’initiative laissait présager un foutoir complet. Représentez-vous le truc : une salle fermée où siègent cent cinquante présidents qu’abreuvent et alimentent cent cinquante espions de haute volée. L’espion iranien et le président des États-Unis, l’espion américain et le président irakien – enfin, avant qu’on le pend –, l’espion de Corée du Nord qui apporte par mégarde une tasse de café au Premier Ministre britannique, tandis que le délégué nord-coréen se voit servir un Pepsi par l’espion sud-coréen... Vous imaginez ? C’est pour cette raison que l’ONU a pris sur elle de fournir ses délégués en boissons et encas divers pendant les assemblées. Si j’avais été un religieux fanatique, j’en aurais forcément conclu que c’était la main de Dieu qui conduisait celle de l’ONU. Mais l’ONU n’a pas de main. C’est juste un sigle pour désigner une organisation vaine et inutile, dont l’unique action valable a été de me donner du travail.

Enfin, pour un temps.

Parce que dans neuf minutes deux secondes, mon contrat à l’ONU arrivera à expiration, et je n’ai pas l’intention de le renouveler.

Je regarde ma montre et distribue des boissons aux délégués, le sourire aux lèvres. Signore Berlusconi ne va pas tarder à lire son discours, il sera donc extrêmement impoli de quitter la salle à partir de ce moment-là. Mieux vaut disposer alors d’une bouteille d’eau minérale sur votre pupitre, ainsi que d’une tasse de café. Et si vous n’aimez pas le café, je vous apporterai du thé, chers délégués de la Chine et de l’Inde. Je souris, sers des gobelets, regagne le couloir en quête de la fournée suivante. Neuf minutes exactement. Silvio Berlusconi s’éclaircit la gorge, il se met à chanter.

– La-la-la-la, fredonne-il à mi-voix. O-la-la, roucoule-t-il plus fort. La-la-la, chante-t-il en cabotin.

La salle éclate de rire et explose en un tonnerre d’applaudissements. J’aurais pu me contenter de dire « la salle applaudit », mais pour parler franchement, j’ai l’esprit obnubilé par les explosions. Donc la salle explose, pour l’instant en un tonnerre d’applaudissements. Moi qui dans huit minutes quarante-deux secondes serai libre de tout engagement envers l’ONU, je rajuste mon nœud papillon et, pour la première fois en huit années de service au sein du personnel de l’ONU, je me permets une plaisanterie :

– Une autre ! lancé-je.

Aussitôt les têtes de tous les délégués présents dans la salle se tournent vers moi. Il reste près de huit minutes avant le début de la retransmission. Par un heureux mais fort explicable concours de circonstances, elle commence à l'instant exact où mon contrat arrive à expiration. Qui suis-je ? L'assistance n'arrive pas trop à saisir. Plusieurs personnes me prennent pour le délégué d'un pays est-européen n'ayant pas encore eu le temps de gagner sa place : ces gars-là adorent les vestes de serveur et les nœuds papillons. La salle se montre donc cordiale à mon endroit. On a encore le temps de s'amuser un peu.

Les délégués aboient des « bis ». Dmitri Medvedev lève la tête de son allocution ; Brown cesse de feuilleter la version électronique du *Guardian* où, selon la tradition, il se fait aussi copieusement arroser de merde qu'une tourte de sauce ; Sarkozy se détache de sa poule, qu'il traîne de partout avec lui, jusque dans les assemblées des organisations internationales. Tous sourient et tapent dans leurs mains. Berlusconi est tout content de cette opportunité de fanfaronner. « Ce type aurait pu devenir saltimbanque s'il n'avait accédé au sommet de son État », me dis-je. Silvio pince les fesses d'une assistante, puis, hissé sur la tribune, il entonne un air d'opéra italien. Le résultat est artificiel à mon avis, et sa voix n'a pas le timbre qui sied au chant.

Mais les journalistes actionnent les boutons de leurs appareils photo et impriment de la pellicule.

Dans leurs yeux, je lis la une de demain : « Le Premier ministre italien chante un air d'opéra à la tribune de l'ONU. » Aussi ennuyeux que convenu. « Comme tous les médias d'aujourd'hui, songé-je. Les pauvres, sans moi, ils seraient mal. » Parce que demain, je le sais, l'exhibition comique de Berlusconi passera à la trappe. Et l'on parlera de tout sauf du Premier ministre italien.

À moins qu'on ne l'évoque comme le dirigeant du pays où s'est passé ce qui s'y passera très bientôt.

Dans six minutes trente et une secondes pour être exact.

J'ai une vision très précise de ce que me réserve la journée à venir. Ainsi que l'heure à venir. Et la minute.

Je me tourne pour observer l'ordinateur sur le pupitre d'un des délégués. Le type est justement en train de regarder un reportage télévisé : « Les altermondialistes attroupés dans les rues italiennes sont devenus fous, déclare le journaliste. Ils forment des remparts vivants contre les voitures de police, se battent avec des civils pacifiques et cherchent à brûler les bâtiments

gouvernementaux. De véritables forcenés. Les forces de l'ordre sont obligées de faire usage de balles en plastique. Des hélicoptères patrouillent au-dessus du siège de l'assemblée de l'ONU – comme ils patrouillaient il y a une semaine aux abords de la réunion des dirigeants du G20. »

Le journaliste, qui aime bien le mot « patrouillent », ne se prive pas de le réemployer deux ou trois fois.

À la fin de son reportage, quand je consulte ma montre, il reste trois minutes vingt secondes.

Ayant fini de sourire, Berlusconi se plonge dans sa paperasse. Plus question qu'il descende de la tribune, son intervention est imminente. Les caméras du monde entier se braquent sur lui, ce qui l'amène aussitôt à prendre un air digne. Quelque part, on agite un petit drapeau pour initier le décompte des secondes restantes jusqu'au début de la retransmission. À savoir deux minutes. Je regarde le reportage en direct depuis la ville que les journalistes appellent Éternelle et je vois le visage des altermondialistes en furie. Oui, c'est de la merde, ces gens-là. Mais il y en a tout de même deux ou trois parmi eux pour qui cette manifestation s'inscrit dans le cadre d'un apostolat. Tout à fait par hasard, la caméra fait un gros plan sur un visage dans la foule en ébullition et je reconnais Petrica, l'un de mes apôtres. Le jeune homme gît à terre, les mains cramponnées à son ventre transpercé d'une balle ; sa bouche laisse échapper un filet de sang. Il a l'allure d'un homme conscient d'avoir accompli son devoir. Et à juste titre. Car il a en effet mené sa mission à bien : les deux mille crétins qu'il a conduits dans ce quartier de la ville ont enfoncé les cordons de flics et entraîné à leur suite une partie importante des unités de la police romaine. Et surtout, ce qui est beaucoup plus important, ils ont détourné l'attention des services de sécurité affectés aux délégués. Telle était justement la tâche confiée à cet apôtre.

Aussi Petrica fixe-t-il la caméra d'un air serein. Il cherche à dire quelque chose, mais le sang s'échappe maintenant à gros bouillons de sa bouche. Il se meurt.

Si j'avais été un fanatique, j'aurais prétendu qu'il succombait pour la gloire de Dieu.

Mais je ne crois pas à la gloire.

Et je ne suis pas un fanatique, loin de là.

Je ne suis même pas un altermondialiste.

Aussi, à la différence de ces foutus journalistes, je n'agonis pas de malédictions les assassins d'un « pauvre garçon qui ne faisait que protester contre la dégradation du monde ».

Je me contente de poser une bouteille sur le bord d'un pupitre et de lancer :

– Votre eau minérale, monsieur Medvedev.

Il me remercie, l'air inquiet. C'est qu'il va prononcer son premier discours à l'ONU. « N'ayez crainte, vous bénéficierez de la chance du débutant », ai-je envie de lui dire, mais je me ravise en songeant que l'ironie serait déplacée. Et sans rien ajouter, je me dirige vers la tribune, où Berlusconi est désormais fin prêt pour son passage à l'antenne. « Votre air digne ne vous servira pas à grand chose, monsieur le Premier ministre », songé-je en tirant un fusil à canon court de ma manche. Des bruits de clenche se font entendre au niveau des portes. On les ferme de l'intérieur, alors que les beaux gosses de la sécurité gisent sur le sol des couloirs dans des mares de sang. Ce n'est pas de la cruauté. C'était une nécessité, tout comme l'était par exemple la mort de Petrica.

La salle vrombit, parce que tous vaquent encore à leurs affaires. « Dans une vingtaine de secondes, ce sera terminé », me dis-je.

Je suis sûr de mon chronométrage parce que cette portion de trajet, je l'ai parcourue à maintes reprises.

Vingt secondes pile.

Et cette fois encore, comme toujours. Vingt secondes exactement après avoir sorti mon fusil et tiré un coup de feu que l'on n'a pas entendu dans le brouhaha ambiant des centaines de voix de tous les peuples du monde, je me retrouve sur la tribune, à côté de Berlusconi.

– Regagnez la salle, monsieur le Premier ministre, lui intimé-je.

Un bourdonnement se déclenche. Ce sont les caméras. La retransmission a débuté, alors j'adresse un clin d'œil à Berlusconi pour donner l'impression qu'effectivement, j'étais bel et bien à ses côtés, dans la propriété vénitienne où on l'a pincé en compagnie de prostituées. Je le chasse gentiment de la tribune. Privés de leurs gardes du corps, ces gens-là sont comme désemparés. Je presse la gâchette et tire en l'air. Une fois. Deux fois. Trois fois. La salle se tait enfin. Toute l'attention de l'assistance est braquée sur moi. Je m'incline alors vers le micro. À dire vrai, j'ai préparé plusieurs versions du discours que je m'appête à prononcer. Des ébauches, comme on les appelle. Mais ce mec, là, Obama... Il s'y entend vraiment en matière de formules et autres propos du genre. Alors, l'ayant repéré dans la salle et mentalement remercié, je déclare :

– Mesdames et messieurs, rappelez-vous cette journée. Elle fera date dans l'histoire

contemporaine, prédis-je. La liberté et la prospérité généralisée vont aujourd'hui franchir cette porte et faire leur entrée dans le monde, continué-je. Et vous aurez le grand bonheur de raconter à vos descendants que c'est à vous, oui à vous qu'est revenu l'honneur d'ouvrir aux affligés les portes donnant sur le monde de la félicité, terminé-je.

Pour moi, il s'agit d'un discours conséquent. Je reprends donc mon souffle avant d'ajouter :

– Pas vrai ?

* * *

1. *Le Maître de Justice fut crucifié par des lionceaux enragés venus de Chisinau.*
 2. *Tel un mouton sacrificiel, ils le ligotèrent à une roue, cintrée comme la coupole céleste.*
 3. *... ses bras furent rompus et ses côtes brisées, le sang écoulé de lui s'en alla teinter les flots.*
 4. *... ensanglanté, le Dniestr reflua et les anges sonnèrent l'Exode dans leurs trompettes...*
 5. *Horifique fut la mort du Maître de Justice, mais il la voyait devant lui.*
 6. *Le jour où les méchantes gens me tueront, je deviendrai l'un des vôtres, déclara-t-il.*
 7. *Ses disciples l'écoutaient en silence, et ils constituaient une indénombrable multitude, chacun...*
 8. *... cer [indéchiffrable – note du traducteur] en rang derrière lui.*
 9. *... transcrit par mes soins à partir des paroles de ses disciples, car ne suis devenu Pur qu'après ces événements.*
- ... [un fragment du parchemin s'est perdu, le texte ne reprend qu'au 34^e verset]
34. *On demanda au Maître de Sagesse : qui a privé notre pays de sa population ?*
 35. *... il se tut. On l'interrogea de nouveau : qui a privé notre pays de son peuple ?*
 36. *Nos hommes de pouvoir ne seraient-ils pas à l'origine de ce... [indéchiffrable – note du traducteur].*
 37. *Le Maître dit : les hommes de pouvoir ne sont rien, et leurs intentions ne sont que cendres.*

38. ... Dieu dispersera les cendres aux quatre vents et l'on oubliera jusqu'à leur existence.
39. Sont-ce donc les ennemis qui ont désuni notre peuple et notre pays ? demanda-t-on au Maître.
40. Non, répondit le Maître, car si Dieu est avec toi, tu n'as pas d'ennemi.
41. Et si Dieu était avec la Moldavie, elle n'aurait pas d'ennemi.
42. Or Dieu est avec la Moldavie, déclara-t-il.
43. On désespéra donc de comprendre qui avait privé notre pays de sa population et qui... [indéchiffrable].
44. Qui a enrôlé nos jeunes et nos vieux contre la promesse d'un gagne-pain ? Explique-nous, Maître, s'écrièrent-ils.
45. Hommes stupides, seul Dieu est capable de pareille action.
46. Dieu en son terrible courroux a éparpillé les Moldaves, qui en Italie, qui en Russie...
47. ... qui au Portugal. Quant à vos chefs, Dieu les a voués aux gémonies.
48. Le destin des Moldaves ne serait-il pas en Italie, alors ? demanda-t-on au Maître.
49. Non, pas plus que le destin d'Israël n'était en Égypte ou à Babylone, répondit-il.
50. Où est donc notre destin ? demandèrent-ils au Maître de Sagesse.
51. Notre destin par Dieu nous est donné... répondit-il.
52. Dieu nous a marqués de son sceau, nous les Moldaves. Nous sommes désormais le peuple d'Israël !
- 53 ... nous sommes le peuple de Judée ? demanda-t-on au Maître.
54. Le pacte unissant les Juifs et Dieu a expiré, répondit-il.
55. Les peuples de Judée ont été fidèles à Dieu et se sont vu récompensés.
56. Recevant la Terre promise...
57. ... avec ses champs et ses jardins, ses esclaves et ses bosquets, ses eaux et les richesses de ses sous-sols, son ciel et sa mer.

58. ... l'aéroport international de Tel Aviv...
59. Désormais, le peuple élu de Dieu, c'est nous, les Moldaves.
60. Car Dieu ne peut être sans un peuple qui soit le sien.
61. ... et Dieu a décidé de nous disperser, nous les Moldaves, comme jadis il a dispersé les Hébreux...
62. ... pour éprouver notre fidélité au Testament et la fermeté de notre foi.
63. Soyons fidèles à Dieu et à ses préceptes, nous recevrons une terre nouvelle.
64. ... nous les Moldaves sommes les nouveaux Hébreux, déclara le Maître.
65. Dieu a éparpillé la Moldavie.
66. Les hommes se sont détournés de leur propre pays.
67. Il ne s'est trouvé personne parmi les Moldaves pour manifester miséricorde et fidélité à son pays.
68. ... se sont enfuis de Moldavie tous les amateurs de célébrations pieuses.
69. ... se sont enfuis tous les Moldaves, comme les cigognes moldaves que le vent des changements pernicieux...
70. ... a chassées de leur nid, et seuls les toits des maisons... [indéchiffrable]... a emporté...
71. ... dans les roues qui abritent ces nids... [indéchiffrable] sur une roue pareille...
72. ... le Maître de Sagesse se verra infliger un supplice mortel, dit le Maître de Sagesse.
73. Les Moldaves s'en sont allés errer par l'Europe et l'Asie, l'Amérique et la Russie...
74. Afin de gagner leur vie et de sauver nos âmes et nos familles, parce que l'âme humaine...
75. ... [indéchiffrable] est à lui.
76. Et ces sans-logis qui, du seigneur des ténèbres, tiennent le nom de Gastarbeiter, ont sauvé...
77. ... ont sauvé leur famille et la vie de leur pays si cher.
78. Ce que faisant, ils ont trahi la Moldavie et Dieu, qui les en a punis.
79. ... nous nous sommes dispersés en athées à travers le monde entier : jardiniers en Autriche,

80. ... maçons à Moscou, cuisinières en Italie, charpentiers au Portugal...
81. L'arbitraire le plus absolu s'est mis à régner en Moldavie, dit le Maître.
82. Et je tombe, victime de ce régime discrétionnaire, déclara-t-il encore, tirant des larmes à ses disciples.
83. Ne pleurez pas, les réconforta-t-il, car l'acceptation est le lot du nouveau peuple d'Israël.
84. Selon la volonté de Dieu, nos souffrances purifieront le peuple moldave.
85. ... fait de nous un glaive entre Ses mains [indéchiffrable].
86. ... l'heure de l'Exode est proche...
87. De grandes plaies se sont abattues sur nous. La Russie a refusé notre vin et l'Union européenne nos légumes.
88. Le ciel a retenu ses pluies pour en priver la terre de Moldavie.
89. Tels d'avaricieux employeurs, les montagnes n'ont pas daigné nous offrir leur ombre protectrice...
90. Il n'y en eut pas un parmi nous pour vivre selon la vérité, le fort humiliait...
91. ... dévorait le faible, qui à son tour se cherchait un plus chétif à bafouer...
92. Les usines sont tombées en désuétude et les champs restés en jachère, les hommes sont devenus pareils à leur bétail.
93. ... vivons dans le péché de l'arbitraire... dans la colère, dit le Maître.
94. Vois, Seigneur, l'heure la plus sombre avant l'aube... à chaqusr... [indéchiffrable].
95. Tiens-toi à la droite de Dieu !
96. Le Maître de Justice a été choisi pour régner...
97. ... sur la Moldavie, nouvelle maison d'Israël...
98. Il a été ceint de vérité et auréolé de force pour détruire les chefs iniques.
99. ... devait purifier le pays de sa souillure et fouler l'ennemi au pied telle une vipère...

* * *

... par un beau matin du caniculaire été 2004, le soleil se leva sur la carrière de Casauti, d'où l'on extrait un calcaire destiné à l'érection des plus belles propriétés de Moldavie, en raison de sa blancheur aussi éclatante que les nuages d'été dans le ciel du pays. Tordant impitoyablement ses rayons devenus flous sous le regard des hommes décharnés, l'astre solaire vint prendre place au-dessus des surveillants et jeter sur la carrière le même regard indifférent. « Elle n'est pas du même blanc que les nuages, constata Plechka, l'adjoint du commandant du camp. On dirait plutôt un os saillant d'une fracture ouverte, qui se couvrirait peu à peu de pointillés noirs. Comme des poux sur du linge », songea encore Plechka qui cumulait aussi la charge de médecin de prison. Mais il ne s'agissait pas de poux : c'étaient les prisonniers de la colonie Pruncul, située dans le voisinage de la carrière, qui s'acheminaient vers le labeur.

Les hommes faisaient cliqueter leurs chaînes et échangeaient des paroles à mi-voix, en jetant vers les gardes des coups d'œil craintifs et fuyants, fruits d'une expérience triséculaire de la domination turque. Tous les zeks³ étaient torse nu, un matricule tatoué sur l'épaule. En sa qualité de médecin, Plechka savait parfaitement que cette pratique était contraire aux règles de détention des prisonniers, telles qu'Amnesty International les avait acceptées et approuvées. Mais il savait aussi qu'Amnesty International n'apprendrait jamais l'existence de la carrière de Casauti, pas plus qu'ils n'auraient vent du marquage des prisonniers au fer – des criminels particulièrement endurcis, cela allait de soi, et non d'insignifiants petits violeurs, voleurs ou assassins. Primo, la colonie était classée site sensible et gardée de façon remarquable. Deuxio, on n'était pas dans un foutu Guantanamo, ici, songeait Plechka. Alors vu qu'on ne comptait pas le moindre Irakien parmi les détenus, Amnesty International n'avait rien à faire là ! Tertio, tous sans exception – il suffisait à Plechka de regarder les zeks pour en être certain – se trouvaient à Casauti jusqu'à ce que mort s'ensuive et ne quitteraient la carrière que pour un ultime voyage vers les boyaux vides que l'extraction de la roche avait creusés par endroits. C'étaient ces catacombes-là qui servaient de sépulture aux prisonniers défunts...

La colonie Pruncul, réservée aux criminels particulièrement dangereux pour la sécurité intérieure de la Moldavie, était organisée en circuit fermé. On n'en sortait même pas les pieds devant, se félicita Plechka sans même se demander ce qu'il pouvait bien y avoir de satisfaisant dans ce constat. Pour briser la volonté des détenus, les corps des trépassés étaient transportés vers les mines en brouettes, dont on déversait ensuite sans ménagement le contenu dans les fosses. Cela s'appelait « offrir un séjour aux mines » et les surveillants trouvaient le trait d'esprit remarquable. Le pays avait toujours été pauvre en humoristes. Cela dit, aucune importance, pourvu que les taulards

³ Terme soviétique désignant les détenus de camps à régime sévère.

cassent de la caillasse et atteignent le quota fixé, en avalant leur maigre bouillon, si différent des riches zeamas et ciorbas moldaves⁴. Après tout, ils l'avaient bien mérité ! Personne ne songeait d'ailleurs à se plaindre... « Ils savaient ce qui les attendait, ces délinquants et ces criminels, se dit Plechka. Ils étaient au courant, quand ils ont défié l'État de notre jeune République ainsi que ses aspirations européennes et... et... Et ainsi de suite. » Confus, l'adjoint de Vlad Filat – le commandant du camp – était incapable de se remémorer le discours de son chef. Pourtant il l'avait entendu à maintes reprises, et l'avait même lu sur le morceau de journal qui enveloppait un jour sa ration alimentaire. Laquelle, du reste, se rabougrissait comme le Gastarbeiter moldave dans une plantation de tomates polonaise : non pas de jour en jour, d'heure en heure ou de minute en minute, mais à chaque seconde.

« Eh ben quoi, réfléchissait Plechka, l'humeur morose. Notre ration diminue à l'instar de notre jeune État... entouré d'ennemis et de saboteurs ! » s'empessa-t-il d'ajouter à tout hasard.

Après quoi, il frémit de peur. Ayant eu affaire, au fil de ses années de service, à la rééducation de ceux qui pensaient trop et trop bien, Plechka avait aussi une connaissance trop exacte de ce qui arrivait à ces... disons, philosophes. En Moldavie, mieux valait ne pas laisser son esprit formuler la moindre critique à l'encontre des rations journalières, du gouvernement ou de bien d'autres choses. Aussi Plechka s'empessa-t-il de mettre un terme à une activité contre-nature pour tout intellectuel moldave – catégorie à laquelle, bien entendu, il se rattachait –, et il cessa de réfléchir. Après s'être étiré, il donna un coup de cravache sur sa botte rutilante. L'examen de la chaussure lui mit du baume au cœur, tant pour sa forme que pour son contenu. Si une chose était restée égale à elle-même en Moldavie, c'était bien l'uniforme des surveillants, policiers et autres individus suprêmement utiles. Quinze ans après l'indépendance, alors que le pays se disloquait à vue d'œil, on confectionnait les tenues de Casauti selon des patrons spéciaux que le chef du camp – cet arriviste de Filat – avait commandés à des prestataires allemands. Plechka sourit en se remémorant les circonstances de la transaction. On avait raconté aux Allemands, un peu chatouilleux depuis la Seconde Guerre mondiale, que cet uniforme allait habiller les figurants d'un film sur les Ss. Le résultat avait été à la hauteur de leurs espérances.

– Bref, un uniforme Ss ! avait lancé Filat sous un tonnerre d'applaudissements.

Après quoi il avait distribué les tenues au personnel du camp.

⁴ Soupes moldaves à la fois grasses et aigres.

Ayant, à l'instar de tous les petits Soviétiques, adoré les *Dix-sept moments de printemps*⁵ durant leur enfance, les employés du camp furent absolument ravis de leur uniforme. En sa qualité de médecin, officier du ministère des Établissements pénitentiaires de Moldavie, le sieur Plechka fut bien obligé de reconnaître que ce nouvel uniforme recelait un potentiel considérable de... d'érotisme, quoi. En tout cas, lui, Plechka, éprouvait un attachement viscéral à cette tenue. Le seul détail qui la distinguait de ses semblables Ss, c'étaient les insignes et l'aigle. Sur la casquette de Plechka, l'oiseau étant moldave et non teuton tenait par conséquent entre ses serres aussi viriles qu'acérées un bouclier frappé à l'effigie d'un taureau. Par malheur, à force de frottements, l'écusson avait disparu – cela faisait deux ans que l'uniforme avait été commandé, et le gouvernement n'avait plus d'argent pour le renouveler. Plechka avait donc arraché l'étiquette d'une boîte de corned-beef sur laquelle figurait le museau d'une vache, pour coller ce mufle au centre du bouclier agrippé par l'aigle. Le corned-beef étant ukrainien, la face de la vache manquait un peu de détermination et avait un air beaucoup trop slave – ce qui désolait Plechka quand il y songeait. Mais qu'y faire...

De loin, la vache pouvait cependant passer pour le sévère taureau moldave.

– Comme on dit, murmura Plechka, à défaut d'exactitude, ça part d'un sentiment authentique.

« Un sentiment authentique, se répéta l'adjoint du commandant avec plaisir. Authentique, authentique, authentique. Pas mal, vraiment », songea-t-il, puis, après avoir donné un nouveau coup de cravache sur ses bottes, il leva le visage vers le ciel. Sur quoi, il entreprit de descendre vers le fond de la carrière, suivant un escalier taillé tout exprès dans la roche. L'ouvrage comptait exactement trente-deux grandes marches subdivisées chacune en trois petites. C'était le nombre exact de degrés que le commandant Filat avait ordonné de sculpter, plongeant alors les officiers dans la perplexité la plus totale. Le malentendu s'était dissipé quand, à l'occasion d'une inspection, le camp avait reçu la visite de Mihai Ghimpu, le président moldave par intérim, car on avait alors recouvert l'escalier d'un tapis et le commandant Filat avait déclaré :

– Trente-deux marches d'escalier, comme les trente-deux arrondissements de notre Moldavie ensoleillée...

Le personnel du camp avait échangé des regards entendus, et chacun de ces regards signifiait que ce Filat était décidément une tronche. Mais ce ne fut rien à côté de leur enthousiasme quand le

⁵ Série télévisée qui raconte les exploits d'un espion soviétique opérant en Allemagne nazie et chargé de perturber les négociations de paix séparée entre l'Allemagne et les Alliés occidentaux.

commandant expliqua que si l'on multipliait les trois petites marches de chaque grande par le nombre de grandes, le chiffre de quatre-vingt-seize ainsi obtenu correspondait au nombre d'agglomérations que comptait leur petite République éprise de liberté... Mais cet escalier s'avéra au bout du compte très malcommode : d'après les estimations des officiers, il aurait dû compter cent cinq petites marches, et ils en éprouvaient chaque jour de l'inconfort lorsqu'ils l'empruntaient. Les détenus avaient de la chance, eux qui descendaient dans la carrière par un sentier...

– Trente-deux, comptait Plechka en faisant crisser ses bottes.

À sa suite, retenant les chiens, venaient les gardes armés qu'on avait surnommés les « Archers d'Étienne », en l'honneur d'un groupuscule dissident qui, en 1982, avait combattu le pouvoir soviétique en Moldavie. Ce groupuscule était fameux pour avoir si bien dissimulé ses activités que le pouvoir soviétique, la Moldavie et ses membres eux-mêmes n'en avaient appris l'existence qu'en 1993.

– Voilà ce qu'on appelle un camouflage moldave ! avait lancé Mircea Snegur, le premier président du pays, en récompensant les Archers d'Étienne.

À partir de là, une véritable « archer-mania » se déclencha en Moldavie. On accueillait les enfants en âge scolaire au sein des Archers d'Étienne, les jeunes mariés se faisaient photographier devant le monument en l'honneur d'Étienne, ce grand monarque médiéval, dont les dissidents avaient tenu à célébrer les archers en baptisant ainsi leur groupuscule ultra secret... Les autorités songèrent même à commander un immense arc de pierre qui aurait été fixé dans la main de l'Étienne monumental, laquelle ne tenait pour l'heure qu'une simple croix dépourvue de la moindre authenticité. Les pourparlers n'allèrent pas plus loin, alors même que l'argent avait été réuni et bien entendu volé, comme le voulait la coutume en Moldavie. Soucieux de ne pas rater le coche et de s'inscrire dans la tendance du moment, le camp de Casauti donna le nom d'« Archers d'Étienne » à sa garde. Pendant quelque temps, surtout lorsque le camp fut dirigé par le major Étienne Stepyrca, ce fut même la carte de visite de l'établissement. Mais le major mourut au cours de la première épidémie moldave de variole, et l'on nomma un nouveau chef. Les Archers demeurèrent néanmoins. Les officiers redoutaient d'ailleurs en secret de devoir bientôt armer la garde d'arcs et de flèches si Chisinau s'obstinait à équiper aussi chichement le camp que pendant les deux années qui venaient de s'écouler...

L'enthousiasme initial s'éteignit donc. D'autant que des reporters particulièrement tenaces de la chaîne *Pro-TV* découvrirent que les Archers d'Étienne étaient en fait un groupe d'informateurs très actifs, agissant pour le compte du KGB et qui avaient reçu ce nom en guise de raillerie. Toutefois, pour ne pas détruire la légende d'État, on pardonna aux informateurs et chaque année ils paradèrent en voiture, aux côtés des policiers et des pompiers. Quant aux journalistes, on en fusilla une partie tandis que l'autre fut envoyée enquêter ici, à Casauti, sur des sujets comme qui dirait sensibles, une pioche à la main...

Plechka regarda autour de lui. Rivalisant avec leurs chiens, les gardes écarquillaient des yeux féroces. C'étaient deux solides gaillards – tels gardes, tels chiens – qui provenaient de l'arrivage tout frais de nouvelles recrues, lequel se caractérisait toutefois dans son ensemble par un niveau si bas que c'en était révoltant. Un bleu sur deux était un maigrichon en insuffisance pondérale ; tous étaient soit pouilleux soit tuberculeux ; un sur trois s'avérait tuberculeux, pouilleux et en insuffisance pondérale...

Plechka soupira en se remémorant la discussion qu'il avait eue avec le médecin de la commission de révision.

– Mais à quoi vous attendiez-vous, mon cher major ? s'était ému le médecin (qui n'en était pas un ni de près ni de loin, mais qui, en vertu de la loi sur les successions, tenait de son beau-père cette place au sein la commission de révision). Chez nous, vous savez, avait-il poursuivi, partageant ainsi un secret d'État, sur dix conscrits, neuf sont syphilitiques et le dixième est dystrophique. Et si ce dernier a échappé à la syphilis, avait-il encore déploré, c'est juste parce que les bacilles de la maladie n'ont pas trouvé assez de place dans son corps en insuffisance pondérale. Ha-ha ! avait-il conclu pour que Plechka prenne la mesure de sa plaisanterie.

– Ha-ha, avait sombrement renchéri l'intéressé pour répondre à son collègue.

Qu'il ne considérait en aucun cas comme tel, cela va de soi. Le médecin Plechka sortait de l'Institut médical moldave et savait, à la différence de certains pistonnés, réaliser bandages et injections. Pas en intraveineuse, bien entendu, mais dans les fesses... Aussi Plechka dut-il se forcer pour sourire et ordonna-t-il qu'on engraisse les gringalets qui allaient devoir passer deux ans dans les miradors.

– Nourrissez-les assez pour que le vent ne les fasse pas s'envoler du haut des miradors, ordonna-t-il.

Plechka s'était choisi les deux gaillards les plus robustes pour lui servir de garde rapprochée. Non qu'il craignît quiconque – il avait étudié les arts martiaux pendant ses loisirs. Et les détenus, qui tenaient à peine sur leurs jambes, étaient bien les derniers à l'effrayer. Seulement, ces derniers temps, des bruits très étranges avaient commencé à circuler parmi ces messieurs les officiers du camp. Des rumeurs de sédition chez les zeks, habituellement dociles. Et même pire, chez une partie des gardes ! C'était de cela que Plechka se méfiait car il connaissait bien l'Histoire, lui qui chaque soir, avant de s'endormir, glissait dans son magnéscope la cassette d'un film de la première chaîne.

Bataillon disciplinaire⁶, Les Hauts de Moscou⁷, L'Amiral⁸...

Après avoir visionné ce dernier long-métrage, Plechka comprit aussi le danger que pouvait représenter un soulèvement de la populace, lorsqu'elle reçoit le soutien des bas gradés. S'imaginant dans la peau du valeureux amiral, planté sur le rouf de son vaisseau de guerre – enfin, sur le truc où se postaient les amiraux –, Plechka distribuait directs et crochets. Oui, ces jours-ci, les zeks se comportaient bizarrement... Alors même que la docilité des détenus de Casauti était devenue adverbiale, songea nerveusement Plechka dont la langue commençait à s'appauvrir.

« Oui, je n'ai plus le moindre verbe, adverbe ou proverbe... » s'affligea-t-il, lui qui des mois durant ne faisait parfois qu'aboyer des ordres ou des formules administratives, grinçantes comme ses bottes de Ss, au lieu de bâtir de belles phrases.

À une époque pourtant, Plechka parlait un russe très fluide. Quelque temps auparavant, il avait même eu l'occasion de pratiquer un peu la langue. Dans le cadre d'un échange d'expériences, le camp de Casauti avait accueilli un groupe d'officiers russes issus de leur système pénitentiaire à eux : le GOULAG, ou quel que soit le nom qu'on lui donnait à Moscou. En tout cas, les officiers employaient le terme « GOULAG » avec un ricanement guilleret. Plechka se conduisit en véritable Moldave, comme cela fut ensuite mentionné dans l'attestation qui le récompensa d'avoir si remarquablement œuvré à établir et à renforcer les liens bilatéraux. Un homme cordial et hospitalier. Il montra bien volontiers les baraquements, réfectoires et latrines à ses hôtes russes, leur donna de bon cœur toutes les explications demandées... Ce que Plechka leur exposa avec le plus de succès, ce fut la manière dont on s'y prenait pour nourrir un détenu de façon à ce qu'il continue à travailler tout en tenant à peine

⁶ Série russe racontant la destinée de l'un des bataillons disciplinaires de l'Armée rouge pendant la Seconde Guerre mondiale.

⁷ Film imaginaire qui aurait été tourné d'après le roman de Vassili Axionov.

⁸ Film historique russe, dont l'action se situe pendant la révolution et la guerre civile, et qui raconte l'histoire de l'amiral Koltchak, devenu l'un des chefs des Armées blanches.

sur ses jambes.

Vers la fin, Plechka en vint même à s'attendrir, et après avoir descendu deux bouteilles d'eau-de-vie, il leur révéla le principal secret du camp. La conversation portait alors sur le formatage des détenus, selon une méthode inventée par Plechka lui-même.

– Mais enfin, comment ça se fait qu'ils soient aussi dociles ? s'étonnaient les hôtes russes qui n'en revenaient pas. Comme des moutons ! complimentaient-ils leurs collègues moldaves. Depuis l'époque d'Ivan le Terrible, on les traque avec des ours, et eux, ils n'arrêtent pas de nous narguer, ils se débrouillent même pour décamper dans la taïga ! se plaignaient les Russes, que cette spécificité accablait. En plus, ils n'hésitent pas à y aller à la hache, en cas de besoin ! se lamentaient-ils. Les vôtres sont aussi muets et soumis que des somnambules, constataient les invités, sidérés par la conduite irréprochable des prisonniers moldaves. Comment vous réussissez une prouesse pareille ? insistaient-ils.

Plechka réfléchit un instant, s'envoya un autre verre et offrit à ses hôtes un présent royal : il leur révéla son secret.

Chaque soir et une partie de la nuit, les zeks écoutaient des émissions *via* les haut-parleurs disposés aux quatre coins du camp. Des présentateurs de la télévision moldaves que Plechka faisait venir – et ceux qui refusaient se voyaient amenés en qualité de détenus – lisaient avec le ton idoine des œuvres de la littérature classique moldave.

– Et c'est tout ? firent les Russes, interloqués.

– Patience, répliqua Plechka.

L'adjoint du commandant sourit au souvenir de la trogne déçue qu'afficha alors le colonel russe : le colosse n'en croyait pas un mot et s'imaginait qu'on se fichait de lui. On en vint donc aux mains. Après avoir cassé deux dents à Plechka et perdu la moitié des siennes, le Russe but encore un peu d'alcool et fit la paix avec son collègue, qu'il étreignit aussi délicatement qu'un ours. Et Plechka put enfin leur montrer comment fonctionnait son système. Le lendemain, les invités reçurent des rations de détenus, puis furent obligés, toute la soirée durant, d'écouter des extraits de classiques moldaves.

– ... « un troupeau de moutons accablés, mélancolique comme la fin de mon automne, cheminait sur les sentes poussiéreuses et inhospitalières de ma Moldavie », déclama le présentateur avec une tristesse aussi ineffable que son accent.

– ... « les moutons entrèrent dans le champ et tel un petit soleil moldave, Ion sourit, plein de chaleur, car il aperçut, volant à sa rencontre avec l'impétuosité d'un petit nuage moldave, sa bien-aimée Iliana dont les dents étaient aussi blanches que la laine d'une brebis pendant sa première année, et que seules la timidité et la pudicité du peuple moldave m'interdisent d'appeler agnelle... » grommela un autre présentateur.

– ... « ses mains étaient chaudes, brûlantes comme la laine des moutons », lut une femme.

– ... « les clochettes des moutons se mirent à tintinnabuler dans le ciel de Moldavie lorsqu'ils empruntèrent la sente menant au vieil abreuvoir, si cher au cœur de l'intendant courbé par les ans... » ajouta encore un speaker.

Les haut-parleurs fonctionnaient à plein régime et les Russes perdaient peu à peu la tête.

– « Les moufles en peau de mouton réchauffèrent le cœur de Marica, qui embrassa Tudor de gratitude. Le souvenir de ce baiser ne lui laissa dès lors plus de répit », continuèrent les présentateurs d'une voix plus forte.

– « Mais une autre pensée l'agitait encore davantage, une pensée cuisante comme le sabre d'Étienne, piquante comme un piment moldave, mais sucrée comme une pastèque moldave, obsédante comme une brebis confiante »...

– « La pensée de la jambe de Marica, douce, lisse, fine telle la soie, souple telle la cuisse d'une brebis », lut un speaker d'un ton patelin.

– ... « ils voguaient au milieu même de la rivière ; les tourbillons, en les voyant approcher, refermaient leur gueule noire et virevoltante, les souches devenaient aussi molles que des cheveux de noyées et les poissons sautaient hors de l'eau, tels d'espiègles dauphins, pour leur offrir un bref salut, tandis qu'au-dessus de ce doux et bienfaisant ronron s'élevait, pour atteindre le sommet du monde, le tintement des clochettes »...

– ... « et les sabots des moutons, martelant les pâturages mille fois arpentés et portant au cou ces clochettes »...

– « Moutonnant, moutonné, moutonneux, moutonnier, mouton, moutonnement, moutonnerie, mout »...

Les haut-parleurs tour à tour chuchotaient, criaient, déclamaient avec énergie, grommelaient, disaient, chantaient, rappelaient... Chacun d'eux débitait un classique moldave et les

citations se chevauchaient en un brouhaha général d'où finalement le cerveau éreinté ne pouvait saisir qu'un seul mot et tous ses dérivés.

– « Moutonnant, moutonné, moutonneux, moutonnier, mouton, moutonnement, moutonnerie, mout »...

Le succès de l'expérience était étourdissant.

Les invités convinrent que le mot « mouton » avec ses multiples sens, occurrences, dérivations et expressions, retentissait si fréquemment dans les émissions du camp – à l'instar de ce qu'on observait dans les œuvres des classiques moldaves – qu'il n'y avait aucun doute : il zombifiait les détenus, les transformant, au sens littéral du terme, en moutons.

– De la programmation neurolinguistique, putain ! s'exclama le gigantesque colonel russe, plein de respect. En abrégé, ça fait PNL, putain, ajouta-t-il en serrant la main de Plechka. Tu es une tronche, mon pote, conclut-il.

– Allons donc, répondit Plechka, gêné. Je suis rien par comparaison avec toute la littérature classique moldave...

Après quoi il remercia ses invités pour la banderole qui proclamait « En 1974, nous aurons construit le BAM⁹ ! » et pour la gigantesque – oui, à l'image du colonel – clef à molette utilisée pour construire ce même BAM. Les Russes lui offrirent aussi un tonnelet d'amandes de cèdre, qu'il s'abstint toutefois de manger au cours de leurs ripailles.

Elles ressemblaient trop à des boulettes de viande de mouton...

... Au souvenir de ce gueuleton, Plechka ravala sa salive et marqua un arrêt près de la colonne en train de se constituer. Aux deux extrémités, les gardes retenaient leurs chiens qui se ruaient vers les prisonniers torse nu. On les avait spécialement entraînés à se précipiter sur des corps à demi dénudés. À cet effet, on avait même déniché une statue d'Apollon dans une ancienne salle communale des environs, même si, à ce qu'on disait, ce n'était pas Apollon, juste un discobole...

– Silence dans les rangs, aboyaient les gardes.

Plechka songea que si l'alimentation des officiers continuait à suivre les normes des deux dernières années, ils ne tarderaient pas à afficher aussi piètre allure que ceux dont ils avaient la

⁹ Acronyme pour Baïkal Amour Magistral. Il s'agit d'une ligne ferroviaire en Russie, traversant la Sibérie et l'Extrême-Orient russe.

charge. Cela étant, certains détenus avaient encore de la prestance, constata Plechka avec angoisse, quand il eut examiné leurs muscles. Il fallait retenir le nom des gaillards dont le déficit de masse corporelle n'excédait pas dix-quinze pour cent, afin de leur ajouter du boulot, résolut l'adjoint du commandant. « Primo, ça améliorera nos indicateurs, et deuzio, ma maison devrait être achevée depuis longtemps. »

– On ne bouge pas ! hurlaient les gardes. Silence, rugissaient-ils, à moins que ce ne soient les chiens.

Impossible de les distinguer tant leurs voix – à l'instar de leur quotient intellectuel d'ailleurs – étaient proches...

Plechka longea les colonnes de prisonniers sans se presser, examinant les zeks qui gardaient les yeux baissés. « Il y aurait donc de l'agitation et des rumeurs, songea l'adjoint du commandant. C'est dangereux. La nouvelle comme quoi la République traverserait une période troublée a circulé jusque dans le camp. Un million de Moldaves a quitté le pays pour se retrouver en situation irrégulière en Europe et en Russie ; quant à ceux qui sont restés, les voilà à couteaux tirés avec eux-mêmes comme avec leurs voisins, leur seule occupation consiste à détruire l'héritage des Soviets : tout y passe, assainissement des eaux, parcs, canalisations, éducation et santé... »

À ce qu'on racontait, Chisinau ressemblait depuis un moment déjà à une ville qu'aurait frappé la Troisième Guerre mondiale, et des bandes d'enfants abandonnés par des parents partis gagner leur croûte à l'étranger grouillaient dans ses ruines. Quant aux images que diffusait la télévision, c'étaient visiblement des séquences d'archives télévisées de la République socialiste soviétique de Moldavie, filmées longtemps avant. Des jardins en fleurs, des roses, la chanteuse Cepraga, le chanteur Suruceanu, les danses de l'ensemble Joc, une mamaliga¹⁰ fumante, un troupeau de moutons sur fond de prairie vert vif, des cageots de tomates et de poivrons, des crépuscules, des aubes... De la poudre aux yeux tout ça, rien de plus !

Plechka se souvint avec amertume qu'un type dont il avait fait la connaissance à l'Institut médical – avant que sa formation ne permette au gars en question de devenir une huile au ministère – lui avait raconté que des bandes de voyous s'étaient partagé les quartiers de la ville. Ils élevaient des barricades, levaient des impôts auprès de qui voulait passer ; ils avaient même eu l'idée d'instaurer une douane à l'intérieur de Chisinau ! Et la police n'était pas en reste. Alors les simples citoyens, comprenant qu'ils ne pouvaient compter que sur eux-mêmes, s'étaient armés. Chaque

¹⁰ Bouillie de farine de maïs, ressemblant à la polenta italienne.

appartement avait été transformé en place forte. Et les étrangers... Quoi, les étrangers ? Visiblement, les délégations de l'UE, de l'ONU et de l'OSCE étaient convoyées sur une avenue spéciale, construite avec des reliquats de budget, et, pour jouer les représentants du peuple venus rencontrer les diplomates, on embauchait des acteurs. À ce qu'on racontait encore, toutes sortes de prédicateurs circulaient parmi la population, prophétisant l'imminence de la fin du monde. Une espèce d'hérésie... « Quel peuple sauvage et obtus, n'importe quelle doctrine stupide s'épanouit là-dedans, aussi facilement que la moisissure colonise un vieux croûton ! » maugréa Plechka qui n'avait pas goûté de pain frais depuis longtemps. La dernière fois qu'il en avait senti croustiller un morceau sous ses dents, ç'avait justement été le jour où il avait revu l'huile du ministère avec qui il avait fait ses études.

– Il faut regarder la vérité en face, avait affirmé son camarade en se mordillant les lèvres. La Moldavie a fait faillite, avait-il constaté puisqu'il ne se voilait pas la face.

Plechka poussa un soupir désolant.

– Quoi qu'il arrive, notre devoir est de vivre et de servir ce pays, qu'il ait fait faillite ou non, avait prudemment ajouté le condisciple. Parce qu'en plus, si on abolit la Moldavie en tant qu'État, qu'advient-il de nous, ses trois cent mille policiers, gardiens de prison, fonctionnaires, et de nos familles ? Par conséquent, on se bat jusqu'au bout, on trouve la solution et on ne se rend pas !

Les deux collègues burent encore un verre puis se séparèrent.

– On commence l'appel ! vocifère un garde dans son dos, et Plechka sursaute.

Les zeks s'exécutent, énoncent leur matricule, patronyme et chef d'inculpation. Ils se montrent dociles. Ils vont parler sans hausser la voix, Plechka leur intime l'ordre de lire toute la littérature moldave d'ici demain matin... Pour l'instant, les zeks sont encore obéissants. Mais le peuple est agité et ça se sent jusque dans le camp. « On a des incorrigibles, ici, des coquins endurcis », songe Plechka, cafardeux, tout en posant un œil scrutateur sur le visage des zeks. Du bétail morne et stupide. Des moutons.

Comment un homme se proclamant prophète et sauveur de la Moldavie avait-il pu émerger de ce ramassis d'imbéciles ? Plechka n'arrivait pas à trouver l'amorce d'une explication.

Pourtant, il était bel et bien parmi eux, ses espions lui avaient rapporté ce fait avec force détails. Enfin, son « service de renseignements », comme Plechka aimait qualifier Vassili Saharneau, sa balance attitrée, ex-président de l'Union des journalistes de Moldavie. Or les Renseignements ne se trompaient ni se mentaient jamais. Ce cafard d'ex-président

Saharneau aimait ce qu'il faisait. Avec abnégation, jusqu'à la folie, il satisfaisait sa curiosité professionnelle en conversant avec certains détenus – et en prêtant l'oreille aux bavardages des autres –, avant de retranscrire tout ce qu'il avait ouï dans des rapports très volumineux (pouvant atteindre une centaine de pages). Saharneau aimait qualifier cette activité de « journalisme d'investigation ».

Or sa dernière investigation lui avait justement permis d'établir le fait suivant : un homme était apparu dans le camp, qui se proclamait prophète et véhiculait des idées nocives. Selon lui, les Moldaves seraient le nouveau peuple d'Israël, dont l'heure était venue de partir en Exode... Dans son rapport, le mouchard avait déclaré n'avoir pas encore réussi à établir où le faux prophète avait l'intention de s'exiler, mais promettait d'y parvenir moyennant deux paquets de cigarettes supplémentaires. La situation se compliquait du fait que, comme le supposait Plechka, ce même faux prophète était justement lié à une secte qui étendait déjà ses tentacules jusqu'à Chisinau... Et donc le berceau de cette secte, où était-il ? Dans le camp de Casauti, sous le nez de ce vieux briscard de Plechka. Il risquait d'en prendre pour son grade.

Le major grimaça et cingla sa botte avec une vigueur redoublée. Le visage des prisonniers se crispa.

« C'est quoi, cette histoire d'exode, bande de saligauds ? se dit l'adjoint du commandant. Qui va nous nourrir, s'ils se barrent tous ? Donc, résuma Plechka tout en écoutant l'appel, les rumeurs concernant la situation à Chisinau alimentent les mécontentements dans le camp, et ce même mécontentement, ainsi que l'apparition d'un prophète à Casauti, suscitent en retour de l'inquiétude en ville. Dont nous ne sommes séparés en tout et pour tout que par cent kilomètres. Bref, nous sommes voisins. Même à l'heure actuelle, où plus aucun train ne roule dans le pays et où ne circulent que des véhicules officiels. L'essence est une rareté de nos jours. Le moindre vélo vaut son pesant d'or. » On en était arrivé au point où Plechka songeait d'ailleurs sérieusement à se doter d'un attelage de chiens de traîneau pour le début de l'hiver. Dans cette optique, l'officier avait l'intention d'utiliser soit les bergers allemands du camp, soit deux de ces chiens errants qui pullulaient, à l'instar des bandes de gamins abandonnés. « Il est grand temps de séjourner un peu à Chisinau, songea Plechka d'un air rêveur, lui qui n'avait plus visité la capitale depuis une éternité. À ce qu'on dit, il subsiste encore des foyers de culture dans cette ville. La bibliothèque nationale, par exemple... »

En repensant aux belles filles qui dansaient autour d'une barre dans le club de strip-tease *Europe et le taureau* ouvert dans l'ancienne salle de lecture, Plechka poussa un soupir. Et s'efforça de dissimuler son érection aux yeux des zeks. C'était incommodant, tout de même... Peu importait qu'il

n'y ait pas de véritable barre dans la bibliothèque, mais juste une colonne à moulures, de style soviétique, peu important que les filles soient congelées parce que la bibliothèque n'était plus chauffée depuis longtemps et que tous les livres aient été brûlés depuis belle lurette... Plechka se rappelait cette soirée avec chaleur et béatitude. Oui, la vie était agréable alors à Chisinau, quand on y trouvait encore quelques provisions laissées par les Soviets... Mais qu'est-ce qui pouvait bien passer par la tête des dirigeants, à l'heure actuelle ? Plechka se contenta de hausser les épaules, même s'il s'efforçait de conserver ces idées impertinentes à la place qui était la leur, à savoir sous sa casquette à bandeau, et certainement pas dans son cul, cachette qu'il recommandait sévèrement aux prisonniers pour y carrer leurs pensées et autres requêtes.

Plechka resta encore un peu, essayant de se remémorer les bases du théorème de Pythagore, qui lui résistait déjà pendant ses années d'école, et son érection s'apaisa peu à peu. Les zeks attendaient patiemment. L'adjoint du commandant aimant s'adonner à toutes sortes de réflexions, la parade pouvait s'éterniser jusqu'à quatre heures d'affilée. Comme on privait de repas ceux qui s'avisait de tomber dans les pommes, les équipes ne comptaient aucun émotif.

Grinçant des dents sous l'effet d'un léger mal aux cheveux, Plechka ordonna que l'on poursuive l'appel demeuré en suspens. On en était arrivé à un rebelle maigrichon qui, à en juger par son allure, n'en avait plus que pour un jour ou deux. Jetant un faible regard sur le calcaire rugueux constellé des coquillages en miettes qui avaient tapissé la mer moldave, des millions d'années plus tôt, le gringalet déclara :

– Détenu numéro 2012, article 52.3, rébellion contre l'État, dans la province...

Il ajouta, donnant prénom et nom :

– Séraphim Botezatu.

L'adjoint du commandant observa le gringalet avec étonnement. D'après ce que sa balance lui avait rapporté, ce fameux Botezatu était justement le faux prophète.

– Au suivant, ordonna-t-il, sans ajouter « animal » comme il en avait pris l'habitude.

Maintenant que midi était passé, songea-t-il, les silhouettes des détenus lui apparaissaient toutes noires, à cause de l'éclat de la lumière. Et dans le rang taciturne, il ne distingua que le visage de Séraphim Botezatu, demeuré étrangement blanc – parce qu'il était couvert de poussière calcaire, comprit plus tard Major. Après quoi, il vit quelque chose dont il commença par nier la réalité, avant de l'admettre cependant, au cours de la nuit suivante quand, ayant de nouveau bu plus que de

raison, il se retrouva allongé, incapable de trouver le sommeil.

L'officier avait eu l'impression que c'était le Soleil lui-même qui lui souriait à travers le visage de Botezatu.